

Compte rendu critique, festivals. PARIS, Festival ensemble(s), le 12 sept 2020. Ensemble Sillages

Compte rendu critique,
festivals. PARIS, Festival
ensemble(s), le 12 sept 2020.

Ensemble Sillages. La crise
sanitaire qui a plongé le monde
musical dans un silence terrible
a été une occasion nouvelle pour
que la musique et les arts
vivants prouvent leur constante
résilience. Cet été des
manifestations ont surgi partout

en France pour offrir une nouvelle chance à la musique. Les
artistes ont pris les commandes et se sont organisés
collectivement pour aller à la rencontre des publics. Que ce
soient les 10 ensembles de la FEVIS (Fédération des ensembles
spécialisés) Ile de France qui ont fondé le Festival
OuVERTures ou les membres de la FEVIS Grand Est et le Grand
Est'ival, on a pu retrouver dans des espaces verts et des
lieux de patrimoine des artistes de toutes les esthétiques. En
septembre est née enfin une idée qui couvait depuis une année:
le Festival Ensemble(s).



« Comme les 5 doigts de la main »

Cinq ensembles de création, cinq alliés dans la diffusion du
répertoire de notre temps. Multilatérale, Cairn, Sillages,

2e2m et Court-circuit ont pris à bras le corps la musique d'aujourd'hui et ont ouvert les portes du Pan piper, salles de musique actuelle au coeur du très branché 11e arrondissement. Même si l'on s'étonne de l'absence dans le comité d'organisation d'autres ensembles qui oeuvrent tout autant pour la musique de création, l'initiative est louable et belle. Surtout que des concerts sont organisés en commun et le concert de clôture est interprété par tous les membres des ensembles qui participent.

Ce 12 septembre, la salle du Pan piper se remplit peu à peu, l'on attend l'arrivée de l'excellent ensemble Sillages. Venu tout droit de Brest, Sillages est un des ensembles les plus intéressants par ses initiatives et le talent de ses membres. Désormais dirigé par le compositeur argentin Gonzalo Bustos, Sillages promet de nous offrir encore et toujours des surprises et de belles découvertes.

Découverte aussi pour ce concert le prélude proposé à un jeune interprète. Ce samedi, c'est le jeune violoniste David Petrlik, membre du prometteur Trio Messiaen et splendide instrumentiste. Il a joué magnifiquement la Fuga de la Sonate pour violon de Bartok avec l'équilibre de fougue et de rigueur qu'il fallait à cette pièce d'une difficulté qui n'est plus à mentionner.

Le programme de Sillages nous a fait voyager. Si les pièces de Yann Maresz et de Salvatore Sciarrino donnent la part belle à l'exploration de la dissonance, nous entrons dans l'expression d'un certain langage narratif avec les Formas de arena de Martin Matalon. Les Cinco Caprichos de Gérard Zinsstag développent plusieurs langages et une belle virtuosité non dénuée de nuances partagées par chaque instrument. Cette création montre bien que la tonalité revient dans les plumes des compositeurs sans céder à la facilité. Aussi ce concert a été l'occasion de découvrir la nouvelle version du Trio II du maître espagnol José Manuel Lopez Lopez. Une pièce d'une richesse qui ne laisse personne de marbre. Le seul moment qui

a alourdi quelque peu le programme fut la pièce Algorythmic beauty de Jean-Luc Hervé, trop conceptuelle.

Les trois membres de Sillages ont brillé tour à tour. Sophie Deshayes à la flûte est fabuleuse dans la pièce de Yann Maresz, l'alto de Gilles Deliège d'une grande précision et la belle musicalité de Aïda Aragoneses à la harpe, magique de lors du Sciarrino montrent l'excellence des membres de Sillages. Habitué des rendez-vous de cet ensemble lors de la direction géniale de Philippe Arii, nous sommes sûrs qu'avec Gonzalo Bustos, Sillages continuera à nous offrir des moments de pur plaisir avec les musiques vivantes d'aujourd'hui.

Compte rendu critique, festivals. PARIS, Festival ensemble(s), le 12 sept 2020. Ensemble Sillages.

12 Septembre 2020 – 18h30 – Pan Piper (Paris 11e)
FESTIVAL ENSEMBLE(S)

Prélude

Bela Bartok
Sonate pour violon Sz 117
Fuga (1944)

David Petrlik – violon

« Trois tiers, trois tons »

Yann Maresz
Circumambulation (1993)
flûte solo

Martin Matalon
Formas de arena (2001)
flûte, alto et harpe

Jean-Luc Hervé
Algorithmic beauty (2014)
alto solo

Gérard Zinsstag
Cinco caprichos – création mondiale
flûte, alto et harpe

Salvatore Sciarrino
L'Addio a Trachis (1980)
harpe solo

José Manuel Lopez Lopez
Trio II – création de la nouvelle version
flûte, alto et harpe

Ensemble Sillages

Sophie Deshayes – flûte
Gilles Deliège – alto
Aïda Aragoneses – harpe

**COMPTE-RENDU, critique,
opéra. PARIS, Athénée LJ, le
8 janvier 2020. YVAIN : YES !
Les Brigands, PM Barbier /
Galard – Hatisi**

COMPTE-RENDU, critique, opéra. PARIS, Athénée LJ, le 8 janvier 2020. YVAIN : YES ! Les Brigands, PM Barbier / Galard – Hatisi. Quand on voit revenir Yes de Maurice Yvain sur les scènes de plusieurs maisons, on ne peut que se réjouir. L'ouverture du répertoire du Palazzetto Bru-Zane et sa nouvelle exploration de l'opérette est un beau geste vers un répertoire trop souvent oublié, mésestimé voire méprisé.



Yes est un chef d'œuvre calibré au millimètre par **Maurice Yvain** et **Albert Willemetz**. Duo mythique de l'opérette, ils peuvent être considérés comme les Mozart et Da Ponte des Années Folles. Yes, créée en **1928** au Théâtre des Capucines est originellement composé pour deux pianos. La partition est d'une richesse digne du livret. L'intrigue fabuleuse conte les déboires filiaux et amoureux du riche playboy Maxime Gavard, fils du « roi de la vermicelle ». La musique mêle à la fois jazz, swing, fox-trot et rythmes latinos.

Sur-lignant grossièrement l'intrigue érotique, on frôle très vite la vulgarité...

MOUAIS ...

« Je ne me doutais guère... »

En 2015, la version originale de Yes à deux pianos à été sublimement recréée par **Les Frivolités Parisiennes**. La mise en scène fabuleuse et dynamique de Christophe Mirambeau a joint la fidélité à l'ouvrage et une délicieuse fantaisie. Le cast et les deux pianistes nous ont révélé toute la richesse musicale et théâtrale de l'ouvrage.

En 2020 la tournée de Yes avec **Les Brigands** contraste totalement avec le spectacle brillant des Frivolités Parisiennes. Avec un parti pris qui se veut proche du

burlesque, Vladislav Galard et Bogdan Hatisi survolent Yes sans vraiment apporter un argument clair. Alors que l'intrigue de base peut sembler superficielle, ce n'est pas une raison pour en faire un spectacle sans épaisseur. Sur-lignant grossièrement l'intrigue érotique, on frôle très vite la vulgarité. Yes, finalement, devient un prétexte plus qu'une œuvre. Pour le public qui découvre cette œuvre avec une telle mise en scène, on n'a qu'une lecture au premier degré, aux gags pas drôles et faciles.

Côté interprètes, on peine à s'y retrouver. La Totte correcte mais fade de **Clarisse Dalles** n'apporte pas ce charme coquin so Montmartrois. **Célian d'Auvigny**, malgré ses efforts, manque de souplesse dans son jeu, et son émission n'est ni claire ni généreuse. Flannan Obé ne comble pas les lacunes de cette production malgré son talent manifeste. Passons sous silence le père Gavard décevant d'**Eric Boucher** et l'inexplicable parodie gigotante de **Caroline Binder** en Clementine et Loulou.

Finalement, la où nous crions « Yes! Yes! » c'est quand on voit l'interprétation de Thibault Perriard aux percussions.

En somme, cette production nous convainc que l'opérette doit continuer à être confiée à des artistes qui s'engagent à lui rendre son éclat avec respect et modernité.

**COMPTE-RENDU, critique, opéra. PARIS, le 8 janvier 2020,
Théâtre de l'Athénée – Louis Jovet**

Maurice Yvain
YES !

Totte – Clarisse Dalles
Maxime Gavard – Célian d'Auvigny
René Gavard – Eric Boucher
Marquita Negri – Emmanuelle Goizé

Madame de Saint-Aiglefin – Anne-Emmanuelle Davy
Monsieur de Saint-Aiglefin – Gilles Bugeaud
Roger – Flannan Obé
Clémentine / Loulou – Caroline Binder
César – Mathieu Dubroca

Paul-Marie Barbier – direction, piano et vibraphone
Matthieu Bloch – contrebasse
Thibault Perriard – percussions et piano
Vladislav Galard & Bogdan Hatisi – mise en scène

COMPTE-RENDU, critique, opéra. CAEN, le 7 nov 2019. DURON : Coronis (création française). Druet, G Toro, V Dumestre.

COMPTE-RENDU, critique, opéra. CAEN, le 7 nov 2019. DURON : Coronis (création française). Druet, G Toro, V Dumestre. Pour un mélomane, la création d'un chef d'oeuvre est toujours une promesse et certainement une revanche sur le temps et ses aléas. C'est pour cela que l'exploit accompli dans la production fabuleuse de **Coronis** de **Sebastian Duron** a été une véritable révélation de ce que le spectacle vivant peut faire de meilleur.

Quoiqu'ayant une histoire et une géographies communes, les institutions lyriques Françaises ont souvent boudé, voire oublié tout le répertoire lyrique Espagnol. Alors qu'aux XIXème et XXème siècles, c'est sous l'influence Ibérique que

certaines des plus grandes partitions Françaises ont été conçues. C'est grâce à la musique venue d'Espagne que Bizet a composé Carmen, et n'oublions pas que c'est l'Espagne qui a été le théâtre d'une multitude d'autres intrigues de cette France conquérante contemporaine. Mais la zarzuela dans tout ça ?

La politique des muses



On a dit et écrit beaucoup sur ce genre, qu'en Espagne l'on

appelle avec une certaine tendresse, el « genero chico » (le « petit genre »). Mais c'est la zarzuela qui est finalement le genre Espagnol par excellence depuis ses origines à l'époque baroque, toujours glânant des idées à la France et à l'Italie, mais aussi aux Amériques. La zarzuela et ses compositeurs peuvent s'apparenter à un arbre immense dont les racines sont fermement enterrées dans le sol Espagnol mais dont les branches touchent et s'abreuvent des cultures environnantes. Contrairement à l'opéra, même bouffe ou comique, qui demeure dans son histoire, un genre extrêmement codifié; la zarzuela est plus souple, plus adapté à recevoir des ajouts et des influences. Ne retrouve-t-on pas des zarzuelas dans tous les pays d'Amérique Latine qui ont épousé les langues, cultures et accents (la zarzuela Maria Pacuri en quechua au Paraguay) ? Et même l'exemple génial de Walang Sugat, la zarzuela en tagalog, devenue « sarswela » dans les Philippines! Le intrigues proches de la vie des spectateurs et avec un brin de mélodrame, en font le genre musical le plus populaire par essence et insurrectionnel par nature. Par exemple, sous la dictature de Franco, des livrets tels Black, el payaso de Pablo Sorozabal ont passé on ne sait comment la censure, alors qu'il y a une critique à peine voilée des régimes autoritaires et une leçon de bon gouvernement. Si vous allez à Madrid et assistez au Teatro de la Zarzuela à une représentation, n'oubliez pas que c'est le seul théâtre fondé par des musiciens et des librettistes pour défendre leur droit à la diffusion de leur art.

A l'époque de Sebastian Duron, la zarzuela menait des voyages entre la cour des rois Habsbourg et Bourbons et les « coliseos » ou « corrales » populaires. Les combats n'étaient pas de la même nature et la mythologie était de mise pour que le livret soit accepté. Dans Coronis, le mythe de la belle nymphe infidèle à Apollon est totalement réinterprété par une lecture étonnante.

D'emblée, Coronis, il y a moins d'un an n'était pas attribuée

à Sebastian Duron avec certitude scientifique. Sebastian Duron, né la même année que le grand Alessandro Scarlatti, était, à l'égal du grand maître italien, un des compositeurs les plus célèbres de son temps. Il a composé une multitude d'oeuvres sacrées et profanes dans le sillage du dernier roi Habsbourg d'Espagne, Charles II (1665-1700). A l'arrivée des Bourbons avec Philippe V (1700 – 1746), Duron n'était pas trop bien perçu selon les témoignages et a fini banni, vraisemblablement, parce qu'il était resté fidèle au parti Habsbourg. Il meurt étonnement à Cambo-les-bains près de Bayonne en 1716, pour un ennemi des Bourbons c'est un acte drôlement masochiste que de trouver en France son dernier refuge.

Dans la très intéressante introduction à l'édition critique de Raul Angulo et Antoni Pons on apprend finalement la très récente attribution et les arguments musicologiques qui la soutiennent. Cependant, aucune interprétation du livret n'est établie et pour une oeuvre née dans une période aussi troublée, c'est bien étonnant.

En effet, Coronis a été créée vraisemblablement au tout début de la Guerre de Succession d'Espagne. Ce conflit vit se coaliser quasiment la totalité de l'Europe contre la France de Louis XIV. En effet, le Roi Soleil a imposé au roi Charles II d'Espagne qu'un de ses petit-fils devienne son héritier. A la mort du monarque en 1700, le duc d'Anjou devient Philippe V d'Espagne, de Naples et des Amériques. Evidemment cette succession devait être contestée par les Habsbourg d'Autriche puisqu'avec les changement dynastique, les Bourbons, et le roi de France par la force des choses, contrôlaient la moitié de la planète. Selon les musicologues Espagnols, Coronis daterait de 1705 ou 1706, soit deux années de basculement pour le conflit. En effet, en 1705, malgré une victoire des troupes Françaises du duc de Vendôme sur les Piémontais à Cassano, en Espagne, l'archiduc Charles de Habsbourg est proclamé roi à Barcelone, occupée par les Anglais. En 1706, les choses

empirent avec un été où Madrid et l'Espagne passe des Bourbons aux Habsbourg pour revenir finalement aux Bourbons. Ces saltimbanques historiques ont certainement influencé l'auteur anonyme du livret de Coronis.

Coronis raconte en effet, tout d'abord l'histoire d'amour malheureuse du monstre marin Triton pour la belle nymphe Coronis. Elle vit dans la Thrace mythologique qui est tourmentée par une guerre divine entre Apollon (Le Soleil) et Neptune (Les Mers). Curieuse fable qui oublie le mythe originel d'Ovide pour adapter l'intrigue à une querelle beaucoup plus politique que divertissante.

Dans les livrets de l'époque baroque il était récurrent de tordre la mythologie à des fins idéologiques. En l'occurrence tout le livret de Coronis est traversé par la violence qui agite la terre fertile de Thrace. Le personnage de Protée, au lieu d'être la métamorphose incarnée, devient une sorte d'ordonnateur. Si l'on peut hasarder une interprétation euristique du livret de Coronis, l'on trouve des allusions à la fois à la défaite des Bourbons (symbolisés par Apollon) à la fin de la première journée et immédiatement sa victoire et la Paix tant désirée par son symbole de concorde qu'est la déesse Iris. De plus Triton, serait l'archiduc Charles qui, venu d'au-delà des mers cherche à tout prix à obtenir les faveurs de Coronis qui serait une sorte de figure représentant la couronne Espagnole (Coronis – Corona: couronne en Espagnol). C'est bien clair qu'à la fin, la nymphe parle de la paix et du culte au Soleil dans le jardin des Hespérides (qui, selon la tradition, se trouverait à Hispalis, c'est à dire en Andalousie, en Espagne).



Monter une telle oeuvre avec les défis que le livret et la musique comportent était un réel exploit. Mais nous pouvons sincèrement saluer l'audace de **Patrick Foll**, directeur du Théâtre de Caen qui, de saison en saison réussit à réunir des talents formidables pour offrir à son public une programmation d'une grande qualité. A deux heures de Paris, cette maison des arts et des artistes qu'est le Théâtre de Caen rayonne par l'originalité de ses projets. Nous encourageons chaleureusement nos lecteurs à suivre les saisons dans cette belle salle Normande, où chaque spectateur à son étoile.

C'est à l'initiative de Patrick Foll donc que **Vincent Dumestre** et **Omar Porras** ont donné un souffle puissant à Coronis. Invoquant la poésie et le merveilleux sur scène, Omar Porras a pris Coronis avec élégance et modernité. Certains moments sont des véritables poèmes. Omar Porras étonne, émeut et innove, c'est un véritable magicien de la narration puisqu'en peu de temps et avec quelques artifices, il nous fait vibrer. De plus, le dialogue avec les arts du cirque et la culture pop

(perruques et la scène d'Iris), rappellent que l'opéra est un art de la vie et réunit en son sein toutes les formes d'expression.

En fosse, Vincent Dumestre ravive la flamme de Coronis, en ajoutant quelques fandagos et jacaras aux lacunes de la partition. Mais quels tempi, quels sublimes phrasés, et cette énergie qui ne s'arrête jamais. Dans les sublimes lamenti que Duron composa, on est saisi de frissons par la sincérité de ce **Poème Harmonique** inénarrable et son chef qui demeure un des rares à véritablement comprendre la musique latine.

Les solistes, quasiment tous francophones sont superbes. La prosodie, malgré quelques petits faux-pas dans la prononciation, est d'une grande clarté. Nous saluons le travail de **Sara Agueda**, la conseillère linguistique, qui a fait d'un groupe de chanteurs Français, des véritables Espagnols du Grand Siècle.

La Coronis de **Ana Quintans** est juste parfaite. Non seulement elle campe son rôle avec grâce, finesse et volupté, mais à l'entendre l'on prend un plaisir incommensurable. Sa voix est juste, ses phrasés et ses vocalises équilibrés et inventifs. On vibre avec ses lamenti qui feraient pleurer les pierres et admirons le timbre riche et ciselé de cette merveilleuse soliste.

Isabelle Druet est un Triton émouvant et nous transporte avec ses médiums riches. C'est une soliste dont la voix est tout un théâtre, une de ses artistes qui peut offrir à tous ses rôles, le sens dramatiques le plus fort, l'émotion la plus précise.

Emiliano Gonzalez Toro, incarne le Proteo loufoque de Duron. La voix est timbrée et généreuse, puissante et subtile à la fois.

Les rôles des divinités en guerre : Apolo fabuleux de **Marielou Jacquard** aux aigus emplis de panache et le Neptuno à la voix riche telle l'océan de **Caroline Meng**. **Brenda Poupard** en Iris

est absolument un talent à suivre.

Et les « Graciosos », les rôles comiques incarnés par la fabuleuse **Anthea Pichanick** qui nous ravit à chaque production et nous fascine par ses dons de comédienne dans le rôle désopilant de Menandro. **Victoire Bunel** est une Sirene pétillante et pleine de charme.

Finalement, après quasiment trois siècles, Sebastian Duron résonne en France après son décès au Pays Basque et c'est avec ce compositeur que la zarzuela fait une entrée remarquable et brillante sur une des plus belles scènes d'Europe et une première sur les chemins de France. Espérons que le charme de la belle Coronis, réussira à donner une place permanente à l'opéra en langue Espagnole dans les programmations à côté des oeuvres slaves et germaniques. Si le rêve de Louis XIV, à la genèse de Coronis, était d'abattre les Pyrénées et lier le lys de France et le lion d'Espagne, peut-être que grâce à cette production, c'est la France qui ouvrira les portes de l'Europe à la zarzuela, et pour longtemps.

Illustrations : Théâtre de CAEN © Phil. Delval

COMPTE-RENDU, critique, opéra. CAEN, le 7 nov 2019. DURON : Coronis (création française). Druet, G Toro, V Dumestre.

Jeudi 7 Novembre 2019 – 20h – Théâtre de Caen

Sebastian Duron (1660 – 1716)

CORONIS

zarzuela en deux journées
Création Française

Coronis – Ana Quintans – soprano
Triton – Isabelle Druet – mezzo-soprano
Proteo – Emiliano Gonzalez Toro – ténor
Menandro – Anthea Pichanick – contralto
Sirene – Victoire Bunel – mezzo-soprano
Apolo – Marielou Jacquard – mezzo-soprano
Neptuno – Caroline Meng – mezzo-soprano
Iris – Brenda Poupard – mezzo-soprano
Rosario – Olivier Fichet – ténor

Ely Morcillo, Alice Botelho, Elodie Chan, David Cami de Baix,
Caroline Le Roy, Michaël Pollandre – danseurs, acrobates,
comédien et contorsionniste.

Le Poème Harmonique
direction – Vincent Dumestre

Coproduction Théâtre de Caen, Opéra de Rouen, Opéra Comique,
Opéra de Limoges, Opéra de Lille.

**COMPTE RENDU, opéra.
Varsovie, Opéra, le 16 août
2019. Stanisław Moniuszko :
Le Bâtelier. Europa Galante,
F BIONDI.**

COMPTE RENDU, opéra. Varsovie, Opéra, le 16 août 2019.

Stanisław Moniuszko : Le Bâtelier. Europa Galante, F BIONDI.
VARSOVIE est un lieu où la flânerie peut apporter des belles perspectives et des promesses de rencontres avec la riche histoire de la Pologne. Si bien, dans ce centre historique martyr de la barbarie nazie, on voit se côtoyer à la fois la gloire reconstruite de la Rzeczpospolita avec le célèbre château du roi Auguste le fort, amoureux de l'opéra, et les monumentaux ensembles de l'ère communiste. On arrive à apercevoir en contrebas le domaine de Mélusine, cette Vistule aux remous mystérieux que de paisibles bâteliers sillonnent toujours.

La Sirène de la Wisła



Il y a deux siècles naissait **STANISLAW MONIUSZKO**, le plus grand compositeur avec Chopin, du romantisme Polonais. Connu surtout pour ses œuvres comiques, Moniuszko n'a pas moins composé des ouvrages sérieux (Paria) et une multitude d'autres œuvres. La musique de Moniuszko, même si elle est le creuset d'une multitude d'influences italiennes et françaises, elle reste unique puisqu'elle a donné voix à la résilience culturelle Polonaise. En effet tout comme Jan Stefani dans son Miracle Supposé, Moniuszko se fait le chantre d'un pays opprimé par trois pays. Dans Flis, Moniuszko fait une belle photographie musicale de la vie de Varsovie.

Pour l'auditeur du XXI^{ème} siècle, la musique de Moniuszko ne ressemble à aucune autre, elle est un savant mélange de vivacité et de mélancolie. On retrouve dans toutes ses mesures l'âme de cette Pologne qui a refusé de disparaître. Quel plaisir de retrouver cette belle partition défendue avec une énergie enthousiasmante par Fabio Biondi et son Europa

Galante.

Connus évidemment pour ses merveilleuses productions et enregistrements baroques, **Fabio Biondi**, depuis une petite dizaine d'années nous a révélé un aspect moins connu de ses talents de chef. En s'attaquant d'abord à Bellini ou à Verdi, il leur insuffle une énergie nouvelle. Après Halka en version italienne, dont le fantastique enregistrement est disponible en France, il poursuit son exploration du répertoire de Moniuszko avec Flis.

Installés ce soir carrément sur le colossal plateau de l'Opéra de Varsovie, le plus grand d'Europe, on apprécie l'acoustique surprenante sous les cintres de cette scène immense. Au coeur des gradins on retrouve donc l'**Europa Galante** et le fabuleux **Choeur de Podlasie**. L'orchestre sur instruments d'époque révèle toute la finesse et les couleurs éblouissantes de la partition de Moniuszko.

Dès l'ouverture, on ressent le ressac des ondes de la Wisla, la demeure de la sirène de Varsovie, l'immensité du fleuve, succède à ses torrents, ses méandres capricieux et ses flots puissants. Moniuszko déploie en un seul acte toute la belle orfèvrerie de son génie et maestro Biondi lui rend tout à fait justice en interprétant à merveille ce chef d'oeuvre.

La distribution est convaincante. On remarquera la Zosia merveilleuse d'**Ewa Tracz**, avec une voix grande et équilibrée dans toute son étendue. Riche dans les graves et dans le médium et brillante dans les aïgus. Nous avons été émus plusieurs fois par ses interventions d'un beau dramatisme. Face à elle, le ténor **Matheus Pompeu**, incroyable de nuances ; à l'image d'un Michael Spyres, sa voix nous émerveille tout au long de son incarnation de l'amoureux Franek. De même nous avons adoré le baryton **Mariusz Godlewski**, désopilant en tant que Jakub, le coiffeur éconduit et prétentieux, dont l'air « **Ach nie mow tego Zosiu mila** » (Scène IX) est un petit bijou que tout baryton devrait inclure dans son répertoire. Le reste

de la distribution a offert à la soirée une très belle interprétation, digne d'être considérée par tout passionné ; soit un futur joyau pour figurer dans sa collection dès que l'enregistrement sera disponible.

Après la dernière nuit à Varsovie, en passant de la place Pilsudski à l'imposant et iconique Palais de la Culture, à chaque pas on sent battre le coeur de la ville qui affrontera les tempêtes envers et contre tout... Il est l'heure que les chants de sa belle sirène soient entendus partout parce qu'ils sont d'une beauté enivrante.

COMPTE RENDU, opéra. Varsovie, Opéra, le 16 août 2019.
Stanislaw Moniuszko : Le Bâtelier. Europa Galante / F BIONDI
Scène du Teatru Wielki- Opéra National – 20h

Stanislaw Moniuszko (1819 – 1872)
Flis (1858) – Le Bâtelier

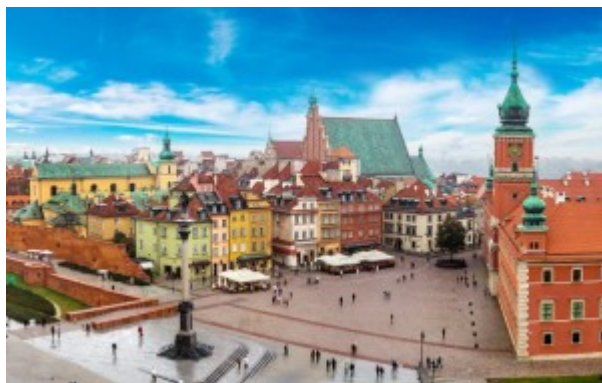
Antoni – Aleksander Teliga – basse
Zosia – Ewa Tracz – soprano
Szostak – Wojtek Gierlach – basse
Franek – Matheus Pompeu – ténor
Jakub – Mariusz Godlewski – baryton
Feliks – Pawel Cichonski – ténor

Choeur Philharmonique et d'Opera de Podlasie
chef de chœur – Violetta Bielecka

Europa Galante
dir. Fabio Biondi

COMPTE RENDU, opéra. Varsovie, le 15 août 2019. Jan Stefani (1746 – 1829) Cud mniemany, czyli Krakowiacy i Górale Le Miracle supposé ou les Cracoviens et les Montagnards Varsovie – 1794

COMPTE RENDU, opéra. Varsovie,
le 15 août 2019. Jan Stefani
(1746 – 1829) Cud mniemany,
czyli Krakowiacy i Górale Le
Miracle supposé ou les
Cracoviens et les Montagnards
Varsovie – 1794 – La légende



raconte que la sirène Mélusine a
mené le duc Bolesław II de Mazovie sur un des coudes de la
Wisła (Vistule) pour y fonder une ville en son honneur, ce
sera la belle Warszawa, Varsovie. Varsovie est digne de sa
devise, Contemnit procellas (résiste aux tempêtes). Telle la
sirène guerrière qui orne son blason, la capitale de la
Pologne est revenue parmi les ruines après la barbarie des
nazis. Au XXIème siècle, Varsovie est un coeur qui bat avec
vigueur, avec une vie culturelle passionnante toujours tournée
vers la richesse de son patrimoine musical.

Sur les rives de la Sirène... Classiquenews à Varsovie

Connaissez vous Stanisław Moniuszko et Jan Stefani ?

En plus du fabuleux concours Chopin de piano et de son pendant sur instruments anciens, le prestigieux Institut Chopin organise tous les étés le Festival « Chopin i jego Europa » (« Chopin et son Europe »). Pour sa 15e édition cette fabuleuse manifestation a réuni des artistes de taille internationale pour rendre hommage à Chopin et ses contemporains. Ce festival unique en son genre fait la part belle aux interprétations sur instruments d'époque et se concentre aussi sur la musique composée par la talentueuse école Polonaise du XIXème siècle et les œuvres qui ont pour sujet la Pologne et l'héroïque peuple Polonais.

L'identité de cette manifestation, conçue par le directeur artistique Stanisław Leszczyński, est d'offrir à la musique de Chopin un contexte esthétique et historique pour placer son génie au cœur de la musique Européenne de son temps. En 2019 double célébration puisque le festival se lance dans la redécouverte du fabuleux génie de Stanisław Moniuszko !

Stanisław Moniuszko (1819 – 1872) est toujours injustement méconnu en dehors de Pologne. Et pourtant, il a suscité l'admiration de pléthore de ses confrères et de ses contemporains Polonais ou Européens. C'est grâce à



l'admirable travail que mènent main dans la main l'Institut Chopin et l'Institut Adam Minckiewicz que des projets fabuleux tels que les derniers enregistrements de la version italienne de Halka ou le Straszny dwór (Le Manoir enchanté) ont été

réalisés. Rendons aussi hommage au travail enthousiaste et enthousiasmant du directeur artistique du festival « Chopin i jego Europa », Stanislaw Leszczynski. Grâce à lui, la rencontre entre le richissime patrimoine musical Polonais et des artistes de grande renommée réussit à faire vibrer le cœur du public avec ces chefs d'œuvre.

La Pologne de 2019 est active dans la découverte de son patrimoine musical. La preuve en est l'énergie avec laquelle M. Leszczynski construit une remarquable programmation et des artistes polonais tels que le chef admirable Luckasz Borowicz s'engagent dans la résurrection des plus belles pages de la musique Polonaise.

VARSOVIE, le 15 août 2019 – Salle Philharmonique – 20h

Jan Stefani (1746 – 1829)

Cud mniemany, czyli Krakowiacy i Górale

Le Miracle supposé ou les Cracoviens et les Montagnards

Varsovie – 1794

Première mondiale en version concert

En 1794, la Pologne vivait ses derniers mois comme un état véritablement indépendant. En effet, ce qui jusqu'alors était la glorieuse Rzeczpospolita Obojga Narodów (La République des deux Nations ou Pologne-Lituanie). Cette nation était un des plus grands états d'Europe, s'étendant des rives de l'Oder à Smolensk et le sud de l'Estonie actuelle. Cas unique en son genre, cette République sui generis élisait un roi. D'ailleurs ce fut le cas d'Henri de Valois, ce célèbre « Roi malgré lui » que Chabrier immortalisa, qui deviendra Henri III de France en 1574.

Le miraculeux Stefani !



La France a toujours été un pays qui a beaucoup influencé la destinée de la Pologne. Les événements de 1789 et la suite de l'aventure Révolutionnaire ont été vivement ressentis en Pologne et ont fait croître un jacobinisme certain au sein de la République. Las ce grand état, était entouré des ambitions territoriales d'une Prusse de plus en plus

puissante, de l'Autriche avide de nouveaux territoires et de la tsarine Catherine II qui souhaitait pénétrer de plus en plus en occident. En 1772, un premier « partage » de l'immense territoire de la Pologne s'est opéré, sans coup férir. En 1794, le destin de la Rzeczpospolita semblait scellé, en effet en 1793 l'alliance dit « d'amitié » que le régime a signé avec la Prusse était la porte ouverte à son démembrement final qui aura lieu lors de la dernière Diète de la République des Deux Nations à Grodno du 17 juin au 23 novembre 1793. La fin de l'existence de l'Etat Polonais semblait inéluctable et irréversible.

Lors de **la création de ce Miracle Supposé le 1er mars 1794 à Varsovie**, la fureur couvait dans la capitale à cause de l'inique résolution de partition arrachée par la force des baïonnettes Russes et Prussiennes aux membres de la Diète. Et le livret de Boguslawski, est truffé de « Liberté » et de valeurs de résistance. En effet l'histoire raconte l'arrivée des sauvages Montagnards à Mogila, village de la banlieue de Cracovie, qui risquent d'enlever la belle Basia. Heureusement pour les villageois et malgré l'appel à la fraternité de l'étudiant Bardos, ce sont les héroïques Cracoviens qui repoussent les barbares Montagnards.

L'argument et des extraits éloquents, contrastent avec la réalité que devait vivre la nation Polonaise à l'heure de la

création. En effet, coïncidence étonnante, alors que ce Miracle Supposé devait toujours être à l'affiche, le 12 mars 1794 marque le début du soulèvement glorieux de Tadeusz Kosciuszko qui sera maté dans le sang par l'armée Russo-prussienne le 16 novembre 1794. Après ça, la Pologne cessera d'exister tout à fait après le partage de 1795 jusqu'à la fondation du Grand Duché de Varsovie par Napoléon Ier en 1807.

LA RÉSISTANCE DU PEUPLE

L'on peut concevoir ce magnifique opéra comme un véritable appel à la résistance culturelle d'un peuple qui a toujours refusé de céder à l'ambition de ses voisins.

Et l'oeuvre est admirable. Construite comme un opéra comique ou un singspiel, on retrouve des dialogues parlés et des arias pétillants et d'une beauté élégiaque. On sent aisément une influence de l'école de Haydn et aussi de la musique populaire Polonaise. Dès l'ouverture nous sentons le raffinement classique de Stefani, né Tchèque et désormais Polonais. Dès l'ouverture avec les soli de l'harmonie qui dialoguent avec les cuivres et les cordes, on pourrait comparer cette partition au meilleur de Salieri ou de Martin y Soler.

On retrouve aussi des airs fabuleux, tels que les airs de Basia et le « Jestem dobra » qui aurait pu être un des airs de Susanna dans les Noces de Figaro. Aussi on remarque la très belle Cavatine « Swiat srogi » de l'étudiant Bardos qui nous appelle à la fraternité. Ou bien la très belle Polacca : « Rządko widac » de Dorota. La partition regorge de merveilleux trésors.

Et l'interprétation est juste ... sublime. Malgré l'acoustique très résonnante de la Salle Philharmonique de Varsovie, **le Collegium 1704** et son chœur **le Collegium Vocale 1704** ont fait honneur à leur belle réputation. Cet orchestre nous a déjà habitué à des superbes versions de Zelenka, Bach, Händel et Vivaldi ; les retrouver dans un territoire plus tardif était une très belle surprise.

Vaclav Luks mène son orchestre avec le même enthousiasme communicatif que pour tous ses projets et dessine les nuances de la partition de Stefani avec précision et une richesse de timbre inégalée. On devine finalement les influences du compositeur mais aussi la maîtrise du style avec des orchestrations liées à la dramaturgie. Vivement que Vaclav Luks et son orchestre poursuivent leur exploration du répertoire classique, on en réclame !

Côté cast, Nous saluons des voix dans l'ensemble très belles et justes. Notre préférence s'est portée vers les sublimes Basia de **Natalia Rubis**, aux aigus fruités; la Dorota pétillante de **Lenka Cafourkova** ; les fabuleux Bardos élégiaque de **Tomas Selc** et **Krystian Adam** dans les rôles de Stach et Morgaľ.

Souhaitons retrouver cette belle oeuvre avec des tels artistes un jour sur nos scènes Françaises. Un enregistrement a fixé cette oeuvre au disque et il sortira bientôt dans les bacs en France.

Bartłomiej/ Jonek / Swistos – Vaclav Cizek – ténor

Dorota – Lenka Cafourkova – soprano

Basia – Natalia Rubis – soprano

Stach/Morgaľ – Krystian Adam – ténor

Bryndas – Jan Martinik – basse

Bardos – Tomas Selc – baryton-basse

Collegium Vocale 1704

Collegium 1704 – dir. Vaclav Luks

Festival Terraqué 2019 : 30 août-7sept 2019

CARNAC. Festival Terraqué 2019 –

Les chemins qui vont à la mer ». La terre de Morbihan porte en son sein des richesses multiples. Du vert au bleu qui se fondent entre ciel et mer et cet argent terraqué qui charme lors des crépuscules ondoyants. Des belles légendes des couronnes féeriques et d'autres Korrigans, c'est à Carnac que la musique a choisi sa demeure tout près des menhirs dont la renommée n'est plus à formuler.

En effet, depuis 3 ans, maestro Mao-Takacs a créé à Carnac le Festival Terraqué. Pour certains ce nom semble abstrus mais les poètes ne s'y trompent pas, puisque l'épithète décrit en trois syllabes, l'union de la terre et de l'eau: la quintessence de la Bretagne !

Le but essentiel du Festival Terraqué est de permettre aux jeunes artistes de grand talent de se produire auprès du public Morbihanais. Ainsi aussi c'est possible de créer une dynamique territoriale en sublimant des lieux tels que la Chapelle de la Madeleine ou l'Eglise de Saint-Cornély (le pape Corneille de la légende des ménhirs !).

Le répertoire varié centré majoritairement autour des musiques des XIXème et XXème siècles, avec comme particularité cette année d'avoir beaucoup de musique vocale. Nous remarquons notamment la présence de deux fabuleuses solistes : Axelle Fanyo et Marie-Laure Garnier.

Chaque édition le Festival Terraqué voit aussi des concerts avec le Secession Orchestra, phalange créée et dirigée par maestro Mao-Takacs. Chaque concert est un bijou et nous encourageons vivement tout auditeur de les découvrir et d'être fidèle à ces extraordinaires artistes.

Désormais, si les chemins qui vont à la mer ne vous conduisent



vers la flânerie, qu'ils cèdent aux sentiers ponctués de merveilles terraquées à l'heure où l'été mûrit et devient propice aux musiques de Clément Mao-Takacs et ses talentueux artistes.

30/08 – 7/09 -2019 – CARNAC (Morbihan)- festival TERRAQUÉ 2019

COMPTE-RENDU, festival. HARDELLOT (Pas-de-Calais), 10^e festival Midsummer. Les 27, 28 et 29 juin 2019. Orlinski, Vivaldi, Ens. Correspondances

COMPTE-RENDU, festival. HARDELLOT (Pas-de-Calais), 10^e festival Midsummer. Les 27, 28 et 29 juin 2019. Orlinski, Vivaldi, Ens. Correspondances. 3 soirs à Hardelot. Surgissant tel un bosquet parmi les herbes fertiles des prés qui entourent le château d'Hardelot, le Théâtre éponyme semble respirer le même air que les frondaisons et s'élève vers le soleil de juin avec la même force originelle. Hardelot c'est le bois, le vert, le bleu d'azur et des lacs assoupis; Hardelot c'est la pierre argentée du château romantique et des bastions anciens des comtes de Boulogne. Hardelot c'est un tout, un



élément total, l'épithalame des sens.

Tout a surgi d'un songe, tel celui féérique de Shakespeare. De la fosse à la terrasse et des pilastres au plancher, tous les bois le composent, ouvrant sa scène telle une clairière fabuleuse.

Pour le dernier week-end du dixième Festival Midsummer au cœur de l'entente cordiale, le directeur artistique Sébastien Mahieuxe a proposé un voyage aux mille couleurs du prisme.

Jeudi 27 Juin 2019 – 20h30

Théâtre d'Hardelot

Anima Sacra

Airs sacrés et d'oratorios de Heinichen, Hasse, Zelenka, Fago.

Jakub Jozef Orliński – contretenor

Il Pomo d'Oro

Premier violon – Zefira Valova

Francesco Corti, direction

Âme errante



Si la floraison de jeunes talents dans notre monde musical est une merveilleuse chose, le talent reste une affaire relativement galvaudée. Hélas, alors que nous vivons dans une ère d'image qui pollue la politique, les médias, et n'importe quel interstice du quotidien, la musique de patrimoine ne semble pas échapper à un tel phénomène.

Doit-on enchérir avec le sempiternel adage blasé et nostalgique du « c'était mieux avant ... » ? – la réponse est

double. Échapper à la surexposition de l'image est impossible pour tout artiste qui souhaite s'imposer dans le marché de la musique d'aujourd'hui, or si l'image pousse des artistes de plus en plus jeunes dans l'océan musical infesté de requins et autres murènes, il demeure compliqué de maintenir le cap vers le bon port.

Le phénomène des contre-ténors n'est pas nouveau. Depuis Alfred Deller et son « look » Old England très classe à la nouvelle coqueluche des amoureux des nouveaux Primi Uomini, **le jeune Polonais Jakub Jozef Orliński**... Ce talentueux soliste de 29 ans, tout droit sorti de Juilliard, a fait exploser les réseaux sociaux avec son interprétation du « Vedro con mio diletto » issu du Giustino de Vivaldi. De plus il fascine par son charisme et sa passion pour le breakdance et autres chorégraphies urbaines. Mr Orliński est le produit qu'attendait le baroque depuis des années, il fait le même buzz qu'a fait Ivo Pogorelec dans le monde du piano avec ses converse.

Depuis Hélène de Troie, la beauté nous fascine, si en plus elle est moderne à outrance alors c'est le comble du bonheur. Mais est ce que qu'on parle des divers hobbies des solistes et chefs d'hier et d'aujourd'hui ? Sommes-nous victimes des très habiles marketeurs des labels ? L'artiste lui même n'est il pas en danger de succomber à son image, qui, tel la mare funeste pour Narcisse, le dévorera tout entier ?

Le récital Anima Sacra de Mr Orliński est riche en redécouvertes. On y trouve enfin ces musiques souvent oubliées de Heinichen, Hasse et le fabuleux Nicola Fago ! Or, si les pièces sont d'une incroyable beauté, interprétées avec brio et talent par le contre-ténor, il n'en demeure pas moins qu'elles se ressemblent. Ce programme peine à garder une ligne dramaturgique et même liturgique. Il est monochrome à part un air. Dommage pour les compositeurs et pour les œuvres.

Il Pomo d'Oro nous a habitué à des envolées fougueuses que ce

soit avec Riccardo Minasi ou avec Maxim Emelyachev. Hélas, ce soir, Francesco Corti, avec une battue sans énergie n'arrive pas à insuffler allant, feu et fièvre aux morceaux sélectionnés. Heureusement que le premier violon, la fabuleuse Zefira Valova nous entraîne dans toutes les nuances des partitions et notamment dans la symphonie de Zelenka !

Mr Orliński minaudes tout autant que Mme Bartoli et se contrit des mêmes gestes sans différencier les émotions dans les évocations sacrées. On dirait qu'il n'a cure de transmettre ce que dit le texte, malgré sa nature sacrée. Vocalement, si l'extrait de l'oratorio Sanctus Petrus et Sancta Maria Magdalena « Mea tormenta properate! » est interprété parfaitement, le reste du programme fait état de limites étonnantes pour une si jeune voix. Un vibrato persistant parasite les aigus et les graves, le médium est fragile voire parfois inexistant. Mais le public a reçu ce jeune talent avec une chaleureuse ovation qui a débouché sur trois bis.

Finalement pour ce soir, l'esprit d'Oberon et sa voix de contre-ténor étaient partis chasser les esprits de la nuit ailleurs.

Vendredi 28 juin 2019 – 20h30
Théâtre d'Hardelot

Les voix des éléments
Les Quatre Saisons
Les Musiciens de Saint-Julien
Direction, flûtes, musette – François Lazarevitch

Pour la deuxième soirée dans l'univers magique d'Hardelot,

c'est le vent qui vient caresser les près et la cime des arbres avec ses mains effilées. Et ce soir c'est la musique des vents qui allait envahir le beau Théâtre d'Hardelot.

Alors que notre terre subit un changement certain du climat, ni le premier, ni certainement pas le dernier, nous regrettons ces saisons qui firent neiger en hiver, dorer les peaux en été et fleurir les champs au mois de mai. La carte postale de cette nature évanouie a été fixée par Antonio Vivaldi dans ses concerti inoubliables qui sont devenus la base de sa renommée.

François Lazarevitch, défricheur infatigable, nous offre des Quatre saisons étonnantes dans une version pour divers instruments à vent, dont des flûtes évidemment et plus curieusement la version transposée du célèbre Printemps de Nicolas de Chédeville pour musette. Cette version étonne déjà par l'utilisation de cet instrument très présent dans la musique Française, surtout pour évoquer les pâtres.

Soutenu en force par des musiciens aguerris, François Lazarevitch s'engage dans l'interprétation fascinante de ces pièces que nous croyons connaître par cœur pour nous apporter des nuances nouvelles. On s'étonne aussi par la construction du programme, où les saisons subissent le même changement que notre planète, une réelle prise de conscience musicale.

Nous sortons du concert des Musiciens de Saint-Julien avec la satisfaction d'avoir redécouvert un chef d'œuvre avec des interprètes d'une énergie et d'une modestie revigorantes.

La nuit s'abattit lentement sur Hardelot et les parfums de ses mille nuances d'émeraude nous apportent la promesse d'une nouvelle journée aux accents nouveaux et enthousiasmants.

Samedi 29 Juin 2019 – 20h30
Théâtre d'Hardelot
Matthew Locke (1621 – 1677)
Psyche (Londres – 1675)
Semi-opéra

L'âme et l'esprit

Matthew Locke est un des premiers compositeurs anglais à avoir mis en musique des œuvres pour la scène. Sa vie a traversé la période la plus troublée de l'histoire britannique, notamment pour les arts et la musique en particulier. En effet entre 1648 et 1660 lors de la période du « Protectorat » de Cromwell, le puritanisme à outrance a barricadé l'Angleterre de toute forme d'expression scénique et profane alors qu'en Europe continentale, la création musicale explosait littéralement. A l'arrivée de Charles II (1660 – 1685), toute l'énergie créatrice bridée a débordé dans une véritable renaissance de la musique Anglaise grâce aux compositeurs tels Purcell, Locke, et italiens tels que Draghi.

Méconnue depuis l'enregistrement introuvable de Philip Pickett chez Oiseau Lyre, la *Psyche* de Matthew Locke s'inspire directement des tragédies en musique Outre-Manche et plus particulièrement de celles de Lully / Molière. Contrairement à l'enregistrement de Pickett, **Sébastien Daucé** abandonne ici la musique de Draghi pour ne faire que du Locke. L'œuvre finalement gagne en cohérence même si elle perd en authenticité vu que les musiques de Draghi et Locke cohabitaient lors de la création vraisemblablement. Cette version aussi ajoute deux extraits de la *Psyché* de Lully, l'ouverture et la scène des affligés, ce qui offre de très belles nuances. Saluons le travail incomparable d'édition de

cet insigne chef chercheur qu'est Sébastien Daucé !

Sébastien Daucé, pour sa première incursion dans l'opéra Anglais de la Restauration, ouvre des perspectives brillantes et d'une rare beauté. On a plaisir à dévorer cette partition grâce à l'élégance et la générosité de sa direction, d'une précision parfaite. Il mène ses musiciens et le public dans un voyage aux confins d'un style nouveau. Nous sommes saisis d'émotion avec les airs et les chœurs, tout est construit avec harmonie. Sébastien Daucé est plus qu'un chef, il est un véritable architecte des sens ; il partage, il innove, il révèle et sublime toute la musique qu'il touche.

Autour de lui ses musiciens sont réactifs et apportent à la partition une infinité de nuances. On devine l'intrigue malgré l'absence du texte parlé. Les cordes sont richement parées par les gestes énergiques des musiciens et les vents évoquent les voix amoureuses des sous-bois et la fanfare tonitruante de la suite des dieux.

Les solistes à la fois dans le chœur et dans les airs impriment une interprétation mémorable. La douceur du timbre généreux de **Caroline Weynants** qui souligne la fureur des Erynnies et la fragilité des nymphes nous font frémir autant que l'air inoubliable « Apritemi il varco a la morte » du Diluvio de Falvetti qu'elle a chanté. **Déborah Cachet** et **Élodie Fonnard** sont des divinités à la voix brillante et égale. En femmes affligées, elles nous brisent le cœur tellement elles transmettent la désolation.

En prêtresse, **Lucile Richardot** est impériale, on ne se lasse pas de ce grave velouté de ces aigus puissants ni de son incarnation incomparable. Nouveau venu dans Correspondances, le contrétenor **William Shelton** est généreux et précis, au timbre d'or digne du fier Apollo qu'il incarne.

Le ténor **David Tricou** à la très belle prestance, nous offre une interprétation toute en couleurs avec sa voix brillante et

à l'aigu ciselé, un talent à suivre absolument.

Dans un des plus beaux airs de cette Psyche, "Behold the god", **Marc Mauillon** est un Mars vaillant et sublime avec cette voix incomparable.

L'intégralité des voix a réussi le pari de la résurrection de Psyche. Avec de tels talents, on ne pouvait s'attendre qu'à la réussite de cette recreation mondiale. C'est avec de tels artistes que le Parnasse peut refleurir, sans les chichis de la communication à outrance et avec l'élégance de la modestie des grands interprètes.

A la fin de cette fable mythologique, on sort au cœur du château d'Hardelot, entre la pierre et les hautes herbes parsemées de coquelicots, on y croit deviner l'envol soudain d'une créature féerique tandis qu'au dessus de nos têtes, brille un ciel transparent éclaboussé de milliers d'étoiles.

LOCKE : Psyche / Ensemble Correspondances.

Dessus

Déborah Cachet

Élodie Fonnard

Caroline Weynants

Perrine Devillers

Altos

Lucile Richardot

William Shelton

David Tricou

Tailles

Marc Mauillon

Randol Rodriguez

Antonin Rondepierre

Basses

Étienne Bazola

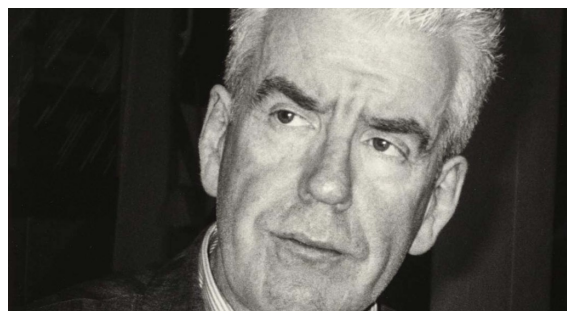
Renaud Bres

Nicolas Brooymans

Ensemble Correspondances

Direction et orgue : Sébastien Daucé

COMPTE-RENDU, critique, opéra. PARIS, Athénée-LJ, le 23 mai 2019. BARRY : The importance of being Earnest. CHAVAZ / KUHN



**COMPTE-RENDU, critique, opéra.
PARIS, Athénée-LJ, le 23 mai 2019.
BARRY : The importance of being
Earnest. CHAVAZ / KUHN.** Il est des
musiques qui ne sont pas d'emblée
abordables. On imagine assez le
problème des musiques

contemporaines, dans un XXI^e siècle en proie à la panique dès
l'écoute de la moindre dissonance. Osons le dire, certaines

musiques de notre temps sont complexes et, par extension, élitistes. Ce n'est pas un problème de public ou de compositeurs, c'est un problème de chaque individu et sa sensibilité. Il existe aussi des personnes qui détestent la moindre note de Wagner ou le son des instruments d'époque: le monde mélomane est polychrome.

Life in technicolor

Pour la musique de Gerald Barry est une construction minutieuse et sans concessions. Il introduit des beaux moments , malgré le caractère parfois psychédélique de ses partitions.

Adapter en musique un chef d'œuvre tel que *The importance of being Earnest*, est un défi qui dépasse le cadre même du théâtre. Le quiproquo continu de l'argument de Wilde marque un rythme effréné qui ajoute une difficulté supplémentaire à toute adaptation.

Mais, contre toute réserve, **la partition de Gerald Barry** garde le dynamisme survolté d'Oscar Wilde. On ne perd jamais ni l'humour mordant ni les saltimbanques de chaque instant de l'action. Gerald Barry maintient un la raillerie et le « wit » so British avec notamment de idées fabuleuses comme un concertino de vaisselle cassée pour ponctuer les conflits.

On imaginerait mal cette œuvre sans la mise en scène précise, inventive, pleine d'esprit de **Julien Chavaz**. Non seulement on apprécie son esthétique très sixties, au tartan pastel, mais aussi une énergie qui révèle les beautés de la partition et qui garde tout l'humour de Wilde. Julien Chavaz nous livre un spectacle brillant et à l'humanité universelle. On retrouve avec plaisir l'humour absurde et cocasse « so british » du film « *The wrong box* » (Bryan Forbes, 1966). Vivement qu'on le retrouve à la tête d'une nouvelle production à Fribourg ou ailleurs !

La distribution est brillante à la fois dans l'interprétation histrionique et dans la restitution musicale. Nous saluons les très beaux timbres à l'amplitude stratosphérique de **Timur et d'Ed Ballard**, les deux « Earnest » à la grande classe comme à la pétulance désarmante. Les « ladies » **Alison Scherzer et Nina van Essen** forment le duo d'amoureuses à la naïveté toute relative mais aux moyens vocaux impressionnants. Notons au passage la désopilante **Jessica Walker** en Miss Prism déjantée. Et comment ne pas mentionner l'inoubliable Aunt Augusta du baryton-basse **Graeme Danby** au geste précis et tailleur en tweed violet, petit sac en bandoulière, so Buckingham Palace. Le Dr Chasuble de **Steven Beard** nous rappelle le célèbre Dr Pratt de la « Wrong box » interprété dans la film par **Peter Sellers** et en maître de cérémonies **Vincent Casagrande** est parfait.

Toute cette production contient à la fois l'humour, l'esprit, la richesse musicale pour sertir et sublimer idéalement le chef d'oeuvre d'Oscar Wilde. Gageons que nous aurons le plaisir d'assister bientôt à une reprise et de suivre avec beaucoup d'intérêt les prochaines productions que Patrice Martinet nous offre dans son théâtre de l'Athénée.

PARIS, Théâtre de l'Athénée-Louis Juvet / Jeudi 23 mai 2019 à 20h

GERALD BARRY : The Importance of being Earnest

Cecily Cardew: Alison Scherzer

Dr Chasuble: Steven Beard

Gwendolyn Fairfax: Nina van Essen

Lady Bracknell: Graeme Danby

Jack Worthing: Timur

Algernon Moncrieff: Ed Ballard

Miss Prism: Jessica Walker

Lane/Merriman: Vincent Casagrande

costumes: Severine Besson
scénographie: Julien Chavaz et Séverine Besson
perruques et maquillages: Sanne Oostervink
lumières: Eloi Gianini
chorégraphie: Nicole Morel
dramaturgie: Anne Schwaller
chefs de chant: Stephanie Gurga, Silvia Fraser et Florent Lattuga
constructeur des décors: Yves Besson
peintures: Lola Sacier et Valérie Margot
directeur technique: Alain Menétrey
technique: Jakub Dlab
assistante à la mise en scène: Lauriane Tissot

Mise en scène : Julien Chavaz

Orchestre de Chambre Fribourgeois

Direction : Jérôme Kuhn

Coproduction Opéra Louise, NOF – Nouvel Opéra de Fribourg,
Athénée – Théâtre Louis-Jouvet.

**COMPTE-RENDU, opéra.
EINDHOVEN (Pays-Bas), Opera
Zuid; le 19 mai 2019.
OFFENBACH : Fantasio – B.
PRINS / E. Delamboye**

**COMPTE-RENDU, opéra. EINDHOVEN
Parktheater (Pays-Bas), Opera Zuid;
le 19 mai 2019. OFFENBACH :
Fantasio – B. PRINS / E. Delamboye.**

La lumière contrastée du moi de Mai
aux Pays-Bas tend à virer au doré
sous un fond de gris qui a été au
cœur de l'inspiration de Vermeer,
de Hals ou Rembrandt van Rijn. On
aperçoit de Rotterdam à Eindhoven,
ces villes qui traversèrent les
siècles par leur mémoire militaire



et artistique, telle Breda ou Tilburg. Le soleil, entre deux
voiles, irise les jonquilles qui se mouillent leur longues
extrémités dans les canaux nourriciers de leurs champs
limoneux.

***« Ils ont le mal du siècle et l'ont jusqu'à cent ans
Autrefois de ce mal, ils mouraient à trente ans. »***

Léo Ferré – Les Romantiques

Eindhoven, siège historique de Philips et petite ville calme
du Brabant Septentrional aux ruelles en briques et les
verdoyants ormeaux des rues résidentielles près du Théâtre du
Parc où, ce dimanche de giboulées, les lumières chromatiques
du gai Paris allaient débarquer au cœur de l'après-midi.
Fantasio, contrairement à ce que l'on a vu ces dernières

années en France, n'est pas simplement une myriade de musiques légères et dansantes ou une histoire de clowns et d'autres circassiens qui n'apportent qu'une lecture superficielle de cette oeuvre multiple.

Fantasio est inspiré directement de la pièce posthume d'Alfred de Musset, une comédie au Romantisme exacerbé de l'enfant du siècle par excellence. Alors que Musset décrit Fantasio comme ayant « le mois de mai sur les joues et le mois de janvier dans le coeur », malgré l'adaptation du grand compositeur léger que fut Offenbach, nous retrouvons dès l'ouverture l'esprit lunaire et mélancolique de cette partition.



En 1872 la France et le Paris sortent à peine du chaos et des traumatismes de la Guerre Franco-Prussienne et de la Commune de Paris. La fête chatoyante du Second Empire est définitivement terminée et le pays, exsangue, ruiné et vaincu peine à se reconstruire. Offenbach, malgré une reprise de l'activité théâtrale, n'aura pas autant d'influence que la décennie précédente et demeurera un compositeur dont l'étiquette Napoléon III et de divertissement lui colle encore et toujours. Créer Fantasio à ce moment précis est un message fort. Non seulement pour ses contemporains brisés par la guerre et le conflit social, mais aussi pour la jeunesse qui, déboussolée et révolté a péri sur le champ de bataille ou dans les rues de Paris. Avec Fantasio, Offenbach, tout comme Tchaikovsky dans Eugen Onegin (1879), tend un miroir à la jeunesse aux rêves perdus et qui tend à les retrouver dans un amas de ruines de la grandeur passée.

Cette oeuvre finalement nous parle directement. Malgré le siècle et trois-quarts qui sépare la création de Fantasio, des Millenials et autres jeunes trentenaires en 2019, on a l'impression que ce miroir tendu en 1872, reflète notre propre sentiment de solitude et d'ennui, une poésie de la mélancolie des générations errantes dans un labyrinthe technologique et global qui nous condamne à suivre le cours d'un monde qui demeure étranger et vaste. La philosophie dans les mots de Musset et l'adaptation de son frère Paul, pourrait être retranscrite dans un compte facebook ou un fil twitter sans mal, frôlant un égotisme et une révolte sans objet, nous sommes tous les bouffons de notre siècle, des décadents sublimes en recherche d'absolu. #JesuisFantasio.

Fantasio à Eindhoven

Production idéale entre émotion et humour



Benjamin Prins, en puisant au coeur du message ultra moderne de l'opéra d'Offenbach et de la pièce originelle de Musset, compose une mise en scène exceptionnelle. On sent d'emblée cette expression du mal d'exister tout en étant vivant d'une jeunesse qui traverse les siècles. En contrastant le monde des puissants, hommes mûrs caricaturés en eux-mêmes sous les cheveux gris ou les perruques peroxydées, avec la jeunesse débraillée mais libérée du carcan des apparences. Il nous offre à la fois une vision tout à fait en accord avec l'humour caustique d'Offenbach et l'émotion subtile de chaque tableau.

On remarque notamment la qualité de sa direction d'acteurs, précise, dynamique et inventive. Benjamin Prins signe ici, avec le concours de son assistants Pénélope Driant, une des meilleures mises en scène qui soient pour un spectacle d'opéra. La scénographie et les costumes de Lola Kirchner avec le concours de FASHIONCLASH, sont beaux et modernes, mêlant les influences médiévales, chères à l'époque de l'oeuvre, et les sweatshirts et capuches de notre décennie crépusculaire.

Le dispositif scénique principal, une couronne brisée est un symbole fort, que l'on comprend comme la fragilité du pouvoir et la folie qui lui est voisine voire nécessaire pour exister. Une idée non loin de l'épisode final de Game of Thrones, retransmis quelques heures après la première de Fantasio à Eindhoven. De cette mise en scène, plusieurs tableaux sont sublimes et inoubliables, tels, l'arrivée de Elsbeth à l'acte II avec son voile de mariée pendu aux cintres, évoquant à la fois le poids du devoir et le joug du mariage. Cette belle image nous rappelle le vers de la chanson Mexicaine, El amor acaba (1985) : »Porque se vuelven cadenas, lo que fueron cintas blancas « (« Parce maintenant les rubans blancs du passé sont devenus des chaînes »). Chaque tableau nous interpelle, nous émeut. Nous saluons l'initiative de Waut Koeken d'avoir programmé Fantasio et l'avoir confié à une telle équipe artistique.

Dans le rôle titre de Fantasio-Henri, la mezzo-soprano Française **Romie Estèves** a un naturel histrionique émerveillant. Tour à tour pantin adolescent et polichinelle, elle déploie une énergie scénique impressionnante. Elle nous a été révélée par ses multiples métamorphoses dans le spectacle « Vous qui savez ce qu'est l'amour », mis en scène par Benjamin Prins, au Théâtre de l'Athénée en Février 2019 et repris la saison prochaine, où Romie Estèves incarne tous les rôles des Noces de Figaro sur fond des 24 heures de la vie d'une chanteuse lyrique, courez la découvrir dans ce spectacle en Avril-Mai 2020. Dans son rôle de Fantasio, elle

surpasse de loin Marianne Crebassa, elle incarne bien mieux ce personnage androgyne et a une voix bien plus solide que la coqueluche des mezzis Françaises. Malgré parfois quelques instants qui manquent un peu d'émotion, nous avons été conquis par ce grand talent et souhaitons vivement la retrouver sur les scènes Françaises où elle incarnerait de Cherubino à Urbain en passant par Lazuli.

Face à elle, l'incomparable Elsbeth est la jeune soprano russe **Anna Emelianova**. D'un timbre très fruité, elle nous offre une princesse mélancolique, mi-Ophelia mi-Tatiana, une figure fantomatique mais au cœur de feu. Nous avons aussi rêvé avec son incarnation à la fois drôle et légère, notamment dans des dialogues franco-russes (« sa mère aimait beaucoup Dostoïevski ») qui sont désopilants, mais aussi des moments touchants et dignes de l'égérie romantique qu'elle interprète divinement. Les airs et duos très exigeants sont battus en brèche avec une voix stable, à l'aigu puissant et précis, au médium riche et contrastant. Un talent à suivre absolument.

Dans les rôles bouffons, nous remarquons à la fois l'équilibre entre une belle exécution vocale et un aplomb histrionique de tous les interprètes. Les monarques aux timbres contrastés de **Huub Claessens** et **Roger Smeets**. Le Marinioni à se tordre de rire de Thomas Morris, ténor de caractère d'anthologie. Les trois étudiants **Ivan Thirion**, **Jeroen de Vaal** et **Jacques de Faber**, tour à tour punks et junkies, ils nous offrent une belle photographie de ce qu'est notre jeunesse. Dans le rôle parlé d'un aide de camp **Peter Vandemeulebroecke** est désopilant, notamment quand il organise, avant l'entrée en salle, une audition pour les candidats au poste de bouffon du roi dans le foyer du théâtre.

L'orchestre **Philharmonie Zuidnederland** restitue une partition aux couleurs chatoyantes, notamment saluons les vents dans la Ballade à la lune. La direction dynamique, brillante et précise du maestro **Enrico Delamboy**e retrouve chaque pépite de la partition d'Offenbach et nous les offre avec une passion

communicative.

A la fin de ce fabuleux spectacle de **la compagnie Opera Zuid**, nous sortons avec la certitude que la folie peut être une solution certaine à la perte de repères de notre temps, mais évidemment non pas l'insanité psychiatrique ou le délire pervers, mais la folie d'aimer avec déraison ce qui est beau et ce qui nous fait ressentir la folie que tous les auteurs et artistes romantiques nous apportent ainsi sur un plateau d'argent.

COMPTE-RENDU, opéra. EINDHOVEN Parktheater (Pays-Bas), Opera Zuid; le 19 mai 2019. OFFENBACH : Fantasio – B. PRINS / E. Delamboye

Jacques OFFENBACH
Fantasio (1872)

Fantasio – Romie Estèves
Elsbeth – Anna Emelianova
Le Roi de Bavière – Huub Claessens
Le Prince de Mantoue – Roger Smeets
Marinoni – Thomas Morris
Sparck – Ivan Thirion
Facio – Jeroen de Vaal
Flamel – Francis van Broekhuizen
Hartmann – Rick Zwart

Max – Jacques de Faber

Le Passer-By – Benjamin Prins

Rôles parlés – Peter Vandemeulebroeken

Danseurs – Zora Westbroek, Isaiah Selleslaghs, Sandy Ceesay,
Iuri Costa

Mise en scène – Benjamin Prins

Scénographie et costumes – Lola Kirchner

Costumes – FASHIONCLASH

Chorégraphie – Dunja Jocic

Lumières – André Pronk

Assistante à la mise-en-scène – Pénélope Driant

Theaterkoor Opera Zuid

Philharmonie Zuidnederland

Direction – Enrico Delamboy

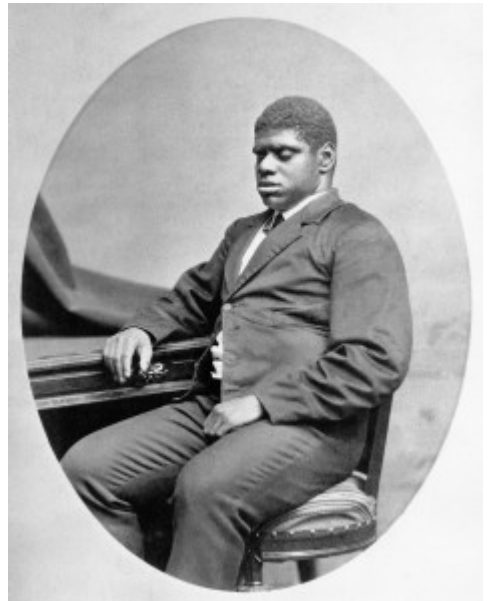
Production OPERA ZUID – Maastricht

Illustrations : © Joost Milde

COMPTE-RENDU, concert. PARIS,

le 18 avril 2019. M'O, Auditorium. Black is beautiful. Secession Orchestra C M-Takacs

COMPTE-RENDU, concert. PARIS, M'O, auditorium. Black is beautiful. Secession Orchestra C M-Takacs. C'est au cœur des souterrains de verre givré et d'anthracite métallique qu'Orsay, musée de toutes les couleurs, loge son auditorium. A l'énoncé du programme, en marge de l'exposition « Le modèle noir », on exulte par la richesse des propositions de Clement Mao-Takacs et son fabuleux orchestre. Comme souvent dans ses concerts, on retrouve des œuvres inattendues et une narration qui mêle à la fois l'émotion et le recueillement, la surprise et la redécouverte. Le programme nous ramène enfin des pièces de compositeurs oubliés dans la musique étasunienne tels que **Tom Wiggins dit « Blind Tom »** et Robert Nathaniel Dett. Tom Wiggins, aveugle et esclave, même au delà de l'abolition de l'esclavage en 1865, a été un des compositeurs les plus adulés de son époque. Son talent est bien plus évident que celui de Robert Nathaniel Dett dont la suite « In the Bottoms » demeure quelque peu caricaturale.



Les belles surprises de ce concert ont été la redécouverte de la Rapsodie nègre de Poulenc qui annonce déjà des œuvres telles que les sublimes Afrika songs de Wilhelm Grosz. La création Française du Langvad de Eleonor Alberga (compositrice Jamaïcaine), quoique superbement interprétée, reste anecdotique et un peu trop brutale dans l'écriture.

Les deux moments extraordinaires de la soirée furent, sans aucun doute, le cycle des « Chants symphoniques » de Zemlinsky et la trop rare Sensemaya de Revueeltas. La voix d'Edwin Fardini, quoique parfois couverte par l'orchestre dans Zemlinsky, nous a offert une myriade de couleurs surtout dans ce cycle aux difficultés stylistiques que le soliste a réussi à surmonter totalement. C'est un des talents à suivre absolument!

Comme le couple originel de la Genèse, la part féminine du baryton, la comédienne Mata Gabin a habité la scène de l'Auditorium du Musée d'Orsay telle une muse des temps modernes. Tour à tour narratrice, humoriste et tragédienne, elle demeure une enchanteresse du récit, une poétesse de la parole qu'elle a fait vibrer dans les mots qu'elle déclama ou improvisa.

Clément Mao-Takacs mène avec enthousiasme ses musiciens. Son geste est précis et empli d'énergie, il réunit les membres de Secession Orchestra dans une grande fresque aux couleurs vibrantes. Il demeure un maître coloriste et nous apporte la mystérieuse sensualité dans la Rapsodie de Poulenc et maîtrise totalement la subtilité de la partition complexe de Revueeltas.

A la sortie du concert de ce temple de la couleur qu'est le Musée d'Orsay, maison éternelle de Degas, de Manet, de Puvis de Chavannes et de Claude Monet, nous ressentons encore vibrer les dernières notes du serpent sacré du peuple Purepecha, nommé aussi Sensemaya.

COMPTE-RENDU, concert. PARIS, M'O, auditorium. Black is beautiful. Secession Orchestra C M-Takacs.

Jeudi 18 avril 2019 / Auditorium du Musée d'Orsay

« **Black is beautiful** »

Robert Nathaniel Dett
« In the Bottoms », suite

Alexander von Zemlinsky
Symphonische Gesänge pour baryton et orchestre, op. 20

Tom « Blind Tom » Wiggins
Water in the Moonlight

Eleonor Alberga
Langvad

Francis Poulenc
Rapsodie nègre

Silvestre Revueeltas
Sensemaya

Mata Gabin – récitante
Edwin Fardini – baryton

Sécession orchestra
dir. Clément Mao-Takacs